

le pouvoir politique sont le plus souvent séparés, on croit pouvoir conclure qu'ils peuvent vivre l'un sans l'autre ; que les institutions civiles et politiques sont la base, la cause de notre civilisation, qu'elles sont le principal, et que les diverses religions peuvent s'y ajouter à volonté comme de simples accessoires. C'est une erreur. L'indépendance réciproque de la vie laïque et de la vie religieuse n'est qu'apparente. C'est la religion qui est la base, la cause de notre civilisation. Le christianisme règne dans nos lois et dans nos mœurs. S'il n'y régnait pas, nous aurions, comme ailleurs, l'esclavage des faibles et en particulier de la femme, et les institutions civiles et politiques elles-mêmes ne dureraient pas longtemps. Imposer notre civilisation à des indigènes dont les mœurs n'ont au fond rien de chrétien, est chose impossible. C'est vouloir l'effet sans la cause. L'auteur ne le dit pas expressément, mais cela résulte de tout son livre.

Nous n'avons présenté ici qu'un aperçu bien incomplet de l'ouvrage. Il nous donne des renseignements pleins d'intérêt sur le fatalisme enseigné par le Coran (p. 211), sur les marabouts (87, 132), sur la supériorité morale des Kabyles vis-à-vis des Arabes, et sur leur plus grande aptitude à adopter notre civilisation (124), sur l'organisation politique (76), l'administration et la justice françaises (29), le système des impôts (36), la peine de mort et le droit de grâce appliqués aux musulmans (101), sur le costume (20, 84), les bijoux (95), les habitations (13, 87), l'agriculture (10) et l'industrie (95), le climat (8, 270), la vie des Kabyles, leur nourriture (260), leur résistance à la fatigue et aux blessures (51, 120, 260), la télégraphie kabyle (67), les peines de l'indigénat (108), la solidarité (104), la naturalisation (119, 121), la première éducation des enfants (212), la vie des gardes forestiers (237, 243).